



EN MANQUE D'INSPIRATION

Jean-Patrick BEAUFRETON

Il y a des jours avec, il y a des jours sans, même si...

Ce matin, je me suis levé d'humeur ordinaire : pas de vent, en tout cas je ne l'entendais plus. Pas de pluie, pour la première fois depuis longtemps. Un rayon de soleil, c'est du moins ce que je croyais à travers les volets. Il ne me manquait qu'un bol de café et le monde serait parfait.

Vous me direz qu'un homme satisfait, que son contentement soit dû à la météo, à l'amour, à son métier ou à ses affaires, ne constitue en rien la base d'une histoire vibrante. Ce à quoi je répondrai par deux objections : d'abord, je n'avais aucune intention d'être le héros de quoi que ce soit, je n'ai jamais revendiqué le titre de biographe, d'auto-fictionnaire ou de Narcisse, mais plutôt celui de romancier et d'auteur avec des majuscules, un écrivain pur et modeste qui ne s'étale pas sur chacune de ses pages. Même si présentement, j'enfreins quelque temps cette règle de discrétion, mon unique livre publié en est le parfait témoignage. Deuxièmement, si vous exigez une intrigue, une manigance, une embrouille, voire une angoisse, elles sont présentes et les voilà : ce matin, je me levais sans la moindre idée d'un début d'esquisse de projet d'embryon d'amorce de brouillon. Retirez un, deux ou trois de ces mots et vous serez toujours dans le même état que moi : en panne sèche !

Pourtant, j'étais présélectionné et appelé à me présenter deux heures plus tard devant le jury d'une grande maison d'édition, avec pignon sur rue et passages à la télé, prête à signer avec un plumitif capable de pondre une histoire de deux mille mots chaque semaine, voire un roman de cent mille tous les deux mois pendant un an, et décidée à le payer rubis sur l'ongle au prix du diamant. Franchement, n'importe qui se serait défoncé la caboche, creusé le ciboulot pour dénicher au minimum une merdouille à paraphraser, un projet abracadabrantésque pour retenir une once d'attention. Le dernier des ploucs se serait questionné pour avoir une amorce à présenter comme un éclair de génie. Le moindre des noircisseurs de

papier aurait élocubré trois versions de la même histoire pour montrer qu'il savait y faire.

Moi ? Rien ! La dèche, le vide, l'humiliation en perspective.

Devant le bol de café, je me posais la question que vous vous posez, j'en suis sûr : à quoi bon y aller ? Mais vous, vous avez le défaut d'être rationnels et sages. Moi, j'ai l'inconvénient d'avoir des méninges plus limitées, le cervelet étroit. Certains d'entre vous en déduisent même que je suis con, sans se souvenir de la réplique de Lino Ventura dans les *Tontons flingueurs* : « les cons, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît ! » Alors, simplement pour voir les têtes du jury de la grande maison d'édition, je me suis convaincu : vas-y mon vieux, tu t'excuseras, la larme à l'œil, que tu n'as pas d'histoire à leur soumettre. Et s'ils te rembarrent sous prétexte que tu fais perdre leur si précieux temps, tu répliqueras :

— Merci, mesdames, merci, messieurs, votre réaction m'a inspiré un bon scénario baptisé « les petits nuls », un jury aussi creux que le candidat, un ramassis d'imbéciles et fiers de l'être ! Bien des lecteurs s'y reconnaîtront : examens, concours, embauche, audition, tribunal, les occasions de se retrouver dans une telle confrontation ne manquent pas.

J'ignore comment vous réagissez quand vous êtes sollicités à prendre un crayon et raconter une histoire, mais de mon côté, n'importe quoi stimule mon imagination : elle s'envole plus vite qu'elle ne se structure. La patrouille de France devrait m'embaucher pour inventer des croisements et des écartements de trajectoires sans pareilles. Aux concours d'écriture, je prends mon pied à dénicher ceux aux thèmes les plus incongrus ; à chaque fois, je veille à détourner le sujet proposé et en inventer un autre que les organisateurs eux-mêmes n'avaient pas envisagé. Un jour, une bibliothèque de quartier attendait un conte de Noël ; elle a dû recevoir une flopée de mièvreries, avec des acidulés, des chocolats sirupeux et des cadeaux au pied du sapin, apportés par des ramoneurs communistes arrivant sur des traîneaux portés par le vent. Ma première idée fut de prendre le mot « conte » à contre-pied et j'imaginai le bilan de fin d'année quelques jours avant la Saint-Sylvestre, la conclusion était : *avant Noël, le compte est bon !* Mais faute d'intrigue, j'ai renoncé. Ensuite, j'ai songé au Noël de Dracula réunissant ses copains pour un réveillon de vampires, avec en titre de l'ensemble : *le bon comte et ses bons amis*. Enfin, j'ai abandonné le concours de la bibliothèque et le thème imposé, reprochant à ses lecteurs de quartier leur manque d'humour et de recul. Parce que, vous en conviendrez si vous êtes vous-mêmes des créatifs : les artistes, les vrais, nous sommes des incompris par essence !

Ce matin, à l'affût de n'importe quelle anecdote, j'écoutais les informations à la radio : des politiciens en constant désaccord ? rien de bien original ! Un match de foot remporté et qualifié d'historique ? jusqu'à la prochaine élimination, injuste par définition, pas de quoi convaincre la grande maison d'édition ! Un chanteur qui sort un disque et le chronique qui le considère comme étant son meilleur ? les acheteurs des précédents se sont bien faits avoir ! En définitive, plutôt que trouver LE sujet inédit, je soupçonnais les journalistes d'avoir des fiches à trous pour préparer leurs bulletins et les remplir à toute vitesse avant de prendre l'antenne.

En direction de la gare, j'ouvrais des orbites deux fois plus larges qu'à l'accoutumé à l'affût de la publicité inspiratrice, du petit incident sur la route qui suggère une rencontre inégalée : les programmes d'amaigrissement promettaient d'être satisfait ou remboursé ; tous les magasins offraient la livraison gratuite ; tous les garages organisaient des portes ouvertes exceptionnelles ; les banques proposaient des taux défiant toute concurrence sans exception. Que les commerciaux se ressemblent, s'imitent, se copient !

Je n'allais quand même pas élocubrer l'aventure d'un acheteur de voiture à taux zéro, qui se la fait livrer chez lui et déclare qu'elle ne lui plaît pas : un garage, le bas coût, la livraison à domicile et l'insatisfaction réunis. Ce serait tiré par les cheveux, à peine bon pour un feuilleton post-prandial.

Dans le train, l'envie de dormir me semblait l'unique consolation. La tête calée contre la vitre, je me laissais bercer par le roulis. Le rêve éveillé me conduisait vers des grilles de mots croisés : vous n'avez jamais de ces idées loufoques au moment où vous vous y attendez le moins ? Alors pourquoi n'aurais-je pas vu des mots croisés alors que je cherchais le sommeil dans un wagon en marche ? Les gens sont terribles, ils s'octroient des droits et si tu leur dis que tu utilises les mêmes, ils te trouvent bizarre, voire cinglé. Pour ma part, c'est sans arrêt que je pense à une bonne bouffe quand je poireaute dans la salle d'attente de mon toubib, que j'espère une vibrante soirée d'amour dans un embouteillage ou que, assis dans l'endroit solitaire, je trouve la meilleure réplique à mon patron. Pas vous ? Donc ce matin, dans le train, à moitié endormi, une grille de mots croisés en tête et on n'en parle plus.

— Je peux m'asseoir à côté de vous ?

Dans un dialogue ordinaire, la phrase aurait eu une allure banale, mais posée par une beauté vénitienne, oui pourquoi pas vénitienne ? ça prend une autre dimension : la demoiselle qui parlait avec une silhouette élancée, filiforme, des jambes d'antilope sous un corps de girafe, je crus me retrouver devant Édith col de cygne, expulsé au Kenya face à une gazelle ; sa peau caramel donnait envie de la lécher de pied en cape et vérifier si elle était au beurre salé, et recommencer en sens inverse, en quête de vérification consciencieuse ; sa taille fine permettait de l'enlacer deux fois en tendant un seul bras. J'ai cru que le ciel me tombait sur la tête, qu'Aphrodite débarquait dans ma petite vie, ma grille de mots croisés prenait des allures de Vasarely.

— Bah, euh... oui, enfin, non... enfin vous pouvez... si vous voulez !

Ma répartie donne un aperçu de la déstructuration de mon discours, d'ordinaire si académique, un véritable bafouillage d'adolescent devant sa première fille nue, et encore vue de dos. Je vous vois venir : vous croyez que ça va se terminer en romance érotique et charnelle, dans des draps de soie, sur une plage boréale bordée de cocotiers. En vérité, je me demandais plutôt où mettre le journal posé sur le siège à libérer ? Et le porte-document qui traînait à ses pieds ? Et le portable mis en charge sur la prise électrique ? Bref, vous êtes à délirer sur les sentiments impossibles et les galipettes incongrues tandis que je me débattais avec des problèmes basement matériels, humains et ferroviaires ! Grâce à ma prévenance, je lui libérai le siège à côté de moi. Elle s'y est installée.

Ah, mes enfants, que le moment fut rude : son parfum capiteux m'envoûtait aussitôt, de la vanille mariée au muguet, du romarin et du musc mêlés, de la guimauve mixée aux fleurs de l'arc-en-ciel. Inutile de connaître ces effluves pour sentir que je ne me maîtrisais plus moi-même, ma voisine me transportait dans ces lieux paradisiaques où les colibris sont rois, où le soleil est souverain, où la tendresse dicte la constitution, où le bonheur rédige la loi.

— Merci, vous êtes vraiment aimable... J'espère que je vous dérange pas ?

Et je m'embrouillais entre le « merci » à la première remarque et le « non » à la seconde. Ils laissaient courir l'impression que non, je n'étais pas aimable et merci de m'avoir dérangé en pleine rêverie. En fait, j'ignorais comment m'excuser, me justifier, l'amadouer, rattraper ma bévue grossière. Finalement, je préférais me taire, me caler contre la vitre, fermer les yeux, plonger dans la pénombre et prolonger ma nuit. Il restait trois quarts d'heure de voyage, autant de temps à me détendre, avec l'espoir illusoire d'arriver frais et dispos.

— Pardon, je peux allumer le plafonnier ?... c'est pour lire !

À sa voix ensorceleuse, à son ton chatoyant, je répliquais par un grognement sans civilité. Autant la laisser faire à sa guise que risquer de sombrer dans une nouvelle impasse.

À peine était-elle installée que je reconnus le bruit des pages qui se tournent, le son aussi imperceptible que celui de l'araignée qui tisse sa toile, mais troublant, agaçant, obsédant pour celui qui l'entend à lon-

gueur de journée. C'est à cause de ce froissement et cet étirement répétés que j'ai laissé tomber les livres en papier et me suis mis à la liseuse électronique, plus discrète et plus intime. Ce choix m'a conduit à la brouille avec les papivores traditionalistes, les partisans de l'encre et du parchemin, les inconditionnels de la déforestation, ces prétendus aficionados de la lecture sur papier lessivé et qui aiment surtout exhiber leur bibliothèque.

Toujours est-il que j'entendais le froissement excitant de la page qui s'entortille et vrille. Une réaction épidermique, aussi irréfléchie qu'inquisitoire s'imposait : qu'est-ce qu'elle pouvait bien lire ? Quel vulgaire bouquin adopté sans réfléchir sur le quai de gare m'imposait cette torture ? Quel « poche » à trois sous m'interdisait de me décriper ? Dans un effort titanesque, mon œil droit s'ouvrit, imité par le gauche, écartelés tous les deux par la curiosité. Ils pivotèrent de concert, avec lenteur, en direction de la source sonore. Ils aperçurent la forme colorée, le fascicule extirpé du sac à main. Ils tentèrent de déchiffrer le nom de l'auteur ou le titre de l'ouvrage. Sans doute, une blquette insipide. Peut-être un polar écrit en série. Vraisemblablement une romance pour donzelle attardée. Une anticipation incohérente. Un livre de développement personnel pour se convaincre d'être mal dans sa peau, il paraît que les femmes en raffolent ! Même si son développement à elle tutoyait la perfection.

Je commençais à apercevoir la syllabe introductive.

Non ! ce n'était pas vrai ?

Un choc frontal.

Puis la seconde syllabe se distinguait. Je clignais des yeux pour m'assurer qu'ils étaient bien ouverts. M'en remettrai-je ? La commotion était violente. Je reprenais depuis le début. Un mot entraînait le suivant ; ils sonnaient dans ma cervelle en feu comme une expression familière. Me relèverais-je d'un tel traumatisme ? Sans même m'en rendre compte, tel un automate désarticulé, je me redressais, me tenais droit, dévisageais l'œuvre choisie par ma voisine, puis son visage magnifique, ses yeux lumineux, ses lèvres écarlates.

Je l'avais crue inopportune, elle était un ange envoyé du Ciel. Je la croyais misérable de banalité, elle était un merveilleux génie, Aladin s'était assis à mon côté ! Dans un immense élan de fierté et de reconnaissance, je lui proposais d'une voix mâle et virile :

— Si vous le souhaitez, je peux vous offrir une dédicace ?

Aujourd'hui fut pour moi jour de liesse. Le jury de la grande maison d'édition a retenu mon projet à l'unanimité : le romancier amouraché de sa lectrice leur a beaucoup plu. Le président du jury, en homme avisé, a même conclu que c'était le succès assuré, car bien des écrivillons se figureraient être de tels hidalgos, bien des gambergeuses de boîtes à livres se pâmeraient en transformant leur scribouillard favori en Roméo lubrique.